

XYZ. La revue de la nouvelle



Face à face

Jacques Axtmeyer

Numéro 15, août–automne 1988

La laideur

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3103ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Axtmeyer, J. (1988). Face à face. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (15), 57–58.

Face à face

Jacques Axtmeyer

Mars 1917. La guerre. Quelque part sur le front austro-russe.

Le jeune lieutenant Karl Helden, depuis trois jours en première ligne, reçut l'ordre de se renseigner sur les positions de l'ennemi supposé occuper le village de Dorfberg séparé du camp autrichien par une petite colline.

Helden emmena avec lui un sergent et deux hommes de troupe. Tous les quatre partirent à travers une forêt dense en direction de leur point d'observation du cantonnement russe.

Le jour commençait à poindre et le ciel était bien dégagé. L'officier gravit rapidement la petite côte, mais arrivé près du sommet, il s'aperçut que ses compagnons ne l'avaient pas suivi. Il ralentit sa marche dans l'espoir d'être rejoint par eux, mais renonça à les appeler de crainte de révéler sa présence. Poursuivant sa marche, il déboucha bientôt sur une clairière. Il s'arrêta quelques instants, regarda autour de lui, mais ne vit personne. Aucun bruit.

Soudain, à cinquante mètres de lui, surgit un officier russe. Helden distingua nettement la silhouette corpulente d'un homme d'une quarantaine d'années qui sortit aussitôt son revolver et, s'abritant derrière un arbre, pointa son arme dans sa direction. Helden se glissa rapidement derrière un vieux chêne et dégaina à son tour.

Pavel Gueroif risqua un œil, toujours prêt à tirer. Toutefois, ni l'un ni l'autre n'osa faire parler son arme de peur d'alerter les soldats ennemis qui devaient se trouver tout près. D'autres raisons les empêchaient aussi d'agir.

Helden pensa : « Si je quitte mon abri, je serai abattu, or la guerre ne peut durer éternellement. » À 23 ans, il avait en effet toute sa vie devant lui.

Il songeait à sa famille, à sa fiancée, à ses amis. Alors se faire tuer comme ça bêtement, non !

Gueroif était marié et père de deux enfants. Lui aussi se disait que les hostilités allaient bientôt se terminer. La Russie, après tant de défaites, agitée par des mouvements révolutionnaires, était épuisée et en pleine débâcle. Mettre fin aux jours de ce jeune Autrichien, un intellectuel sans doute comme lui-même? Pourquoi? N'avait-il pas plus de choses en commun avec lui qu'avec un moujik, pourtant son compatriote? Et puis, les quatre mots du sixième Commandement résonnaient dans sa tête comme les cloches d'une église.

Des réflexions analogues traversaient aussi l'esprit de Helden. Tous deux savaient que cette situation ne pouvait pas se prolonger et qu'il fallait sur-le-champ trouver une solution avant l'arrivée imminente des soldats d'un côté comme de l'autre. Communiquer, se parler? Mais comment?

Gueroif ne parlait pas l'allemand et regrettait que Dieu ait brouillé les langues et puni les hommes pour avoir voulu, par orgueil, bâtir cette haute tour afin d'atteindre le ciel.

C'est alors que Helden se souvint qu'il avait connu des Russes à l'Université de Vienne et qu'il avait appris quelques mots de leur langue. Le mot «Mir» qui signifie «Paix» lui revint en mémoire et il prononça ces trois lettres assez fort pour que son ennemi puisse les entendre.

Surpris, l'autre hésita avant de répondre en écho «Mir» et d'ajouter «y droujba» (et amitié). Un sourire éclairait son visage. Il rengaina son arme et quitta ostensiblement son abri. Helden fit de même et chacun, soulagé, s'en alla rejoindre son camp sans avoir peur d'être abattu par une balle dans le dos.

Jacques Axtmeyer est ingénieur-conseil et vit à Suresnes en France. Il a publié des articles dans des revues techniques et des textes littéraires dans des revues françaises et belges. Il a reçu le deuxième prix lors d'un concours littéraire de nouvelles en 1982.